

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: La bataille de l'Aisne
Autor: Feyler, F.
Kapitel: L'épisode de Saint-Mihiel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

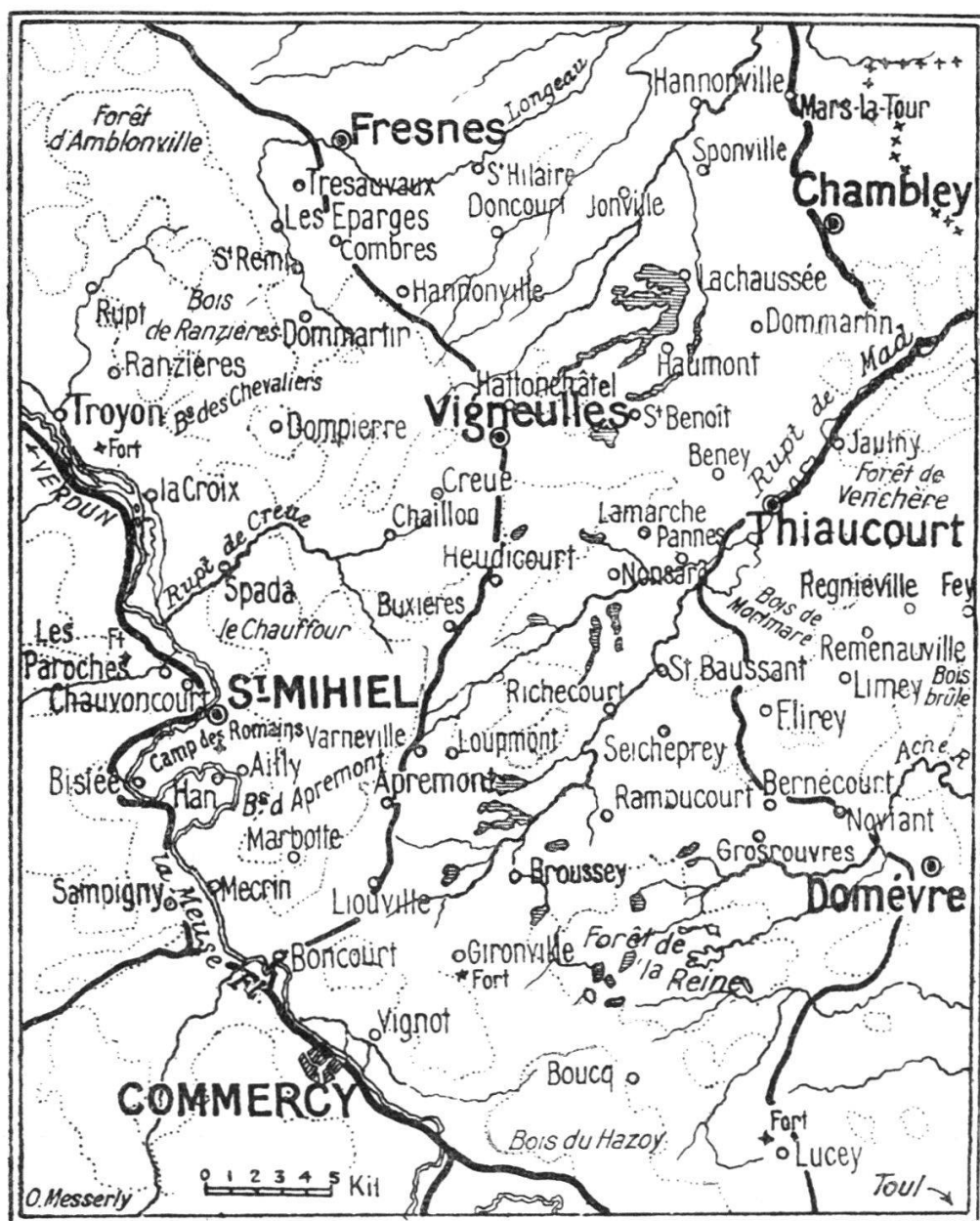
L'épisode de Saint-Mihiel.

Encadrée dans l'ensemble de la manœuvre d'occident, la prise du camp des Romains par les Allemands, le 25 septembre, revêt les proportions d'un incident.

Cet ouvrage appartient, comme on sait, à ceux des Hauts de Meuse, dits la Digue du Nord. C'est une falaise couronnée de bois assez épais, entre lesquels les routes et les chemins passent en défilés. La Woëvre est la contrée qui s'étend à l'occident de la position jusqu'à la frontière allemande.

La digue longe le bord oriental de la Meuse, c'est-à-dire que faisant face à l'assaillant qui traverse la Woëvre, le défenseur a la rivière à dos. La position appuie ses extrémités aux deux places de Toul et de Verdun, entre lesquelles cinq forts modernes ont été construits, les forts de Troyon, des Paroches, du camp des Romains, de Liouville et de Gironville. Mais de ces cinq ouvrages, les deux derniers seulement ont action dans la direction de la Woëvre, comme vers la rivière; les trois autres agissent à l'occident; ils tournent le dos à l'ennemi, si l'on ose dire. Cette circonstance s'explique par des conditions de concentration de l'armée française à l'époque de leur construction; on ne leur demandait que d'interdire les ponts de la Meuse à l'assaillant.

Les Hauts de Meuse couvrant la droite française du front de l'Aisne, l'état-major allemand résolut de tenter une percée dans la région de Saint-Mihiel et de franchir le fleuve. Soutenus par une puissante artillerie, les assaillants prirent pied, le 21 septembre, au pied de la falaise, à Vigneulles-lès-Hattonchâtel et à Creue. Le 25, ils faisaient brèche dans la position, s'emparaient du fort du camp des Romains et, tra-



versant le Meuse à Saint-Mihiel, s'établissaient en avant du faubourg de Chauvencourt qui est situé sur la rive gauche.

Le vainqueur ne poussa pas plus avant. L'armée française de Lorraine ayant lié ses mouvements à ceux des troupes de la Meuse, dirigea de Toul une vigoureuse attaque dans le flanc des Allemands. Ainsi me-

nacés, ceux-ci durent d'abord suspendre leur offensive vers l'ouest, puis retrograder. Le 26 déjà, ils esquissèrent un premier recul qui, les semaines suivantes, les reconduisit sur la rive droite.

Voici comment, de part et d'autre, cet incident fut raconté.

LES RÉCITS OFFICIELS

Les premières indications sont du 21 septembre. L'ennemi a canonné Hattonchâtel, dit le communiqué français. Celui du lendemain ajoute la mention d'un violent effort de l'assaillant, qui l'a porté sur le front Trésauvaux, Vigneulles, Heudicourt, c'est-à-dire au bas des hauteurs sur lesquelles il n'a pu prendre pied.

« L'armée qui attaque la ligne des forts, au sud de Verdun, a dit Berlin, a traversé la côte lorraine, sur la rive droite de la Meuse, défendue par le 8^e corps français. Au nord de Toul, des troupes françaises au bivouac ont été surprises par le feu de notre artillerie. »

Les 23 et 24 septembre, les communiqués s'accordent dans leur ligne générale. Les deux parties exposent que l'attaque continue. Berlin insiste sur le bombardement de toute la ligne des forts qui se poursuit avec un succès visible, tandis que Paris déclare simplement que l'ennemi agit avec une violence toute particulière. Le 25 seulement, le communiqué de 16 h. (4 h. soir) exposera que l'ennemi est parvenu à prendre pied sur les Hauts de Meuse, dans la région du promontoire de Hattonchâtel, qu'il a poussé dans la direction de Saint-Mihiel et qu'il a canonné les forts des Paroches et du camp des Romains.

De ce moment, les divergences vont commencer. Tandis que pendant la nuit du 25 au 26 le télégraphe

de Berlin signale la prise du camp des Romains sur lequel le régiment bavarois von der Tham a hissé le drapeau allemand, tandis qu'il ajoute qu'à cet endroit les troupes ont franchi la Meuse, les communiqués français passent sous silence la chute du fort, et semblent témoigner d'une tendance à ajourner l'indication de la pointe offensive allemande jusqu'au moment où elle pourra être accompagnée de l'annonce simultanée de son échec. En effet, la contre-offensive dans le flanc de l'assaillant est en voie d'exécution, et si elle doit aboutir, le résultat ne saurait tarder à s'affirmer. Il se peut aussi que du côté allemand, le télégraphe ait un peu devancé l'heure pour informer le public du passage de la Meuse, qui était une conséquence logique et paraissant sûre de la chute du fort. Il faut tenir compte également, dans l'énumération des inconnues, des heures exactes où les états-majors peuvent avoir été informés par les sous-ordres intéressés et ont transmis les comptes rendus à Berlin et à Bordeaux, d'où les communiqués définitifs sont datés. Ces circonstances, et les motifs réciproques ci-dessus allégués, expliqueraient la suite chronologique des renseignements :

25 septembre, soir : Avis allemand du passage de la rivière;

26 septembre, 7 h. M. : Avis français que les forces allemandes ont pu pénétrer jusque vers Saint-Mihiel, mais n'ont pas pu passer la Meuse;

26 septembre, 15 h. 30 : Avis français que l'ennemi a pu franchir la Meuse, « mais l'offensive prise par nos troupes l'a déjà, en majeure partie, rejeté sur la rivière ». L'avis de guérison accompagne l'annonce de la maladie.

A la suite de ces télégrammes, les divergences s'accroissent. L'offensive qu'ils indiquent est celle prise concurremment par les troupes de la Meuse et l'armée de Lorraine. Le premier télégramme officiel

français du 26 l'avait signalée : « Devant les attaques de nos troupes débouchant de Nancy et de Toul, avait-il dit, l'ennemi a commencé à céder dans la Woëvre méridionale, se repliant vers le Rupt de Mad. » Puis un second télégramme avait confirmé le résultat : « Dans le sud de la Woëvre, nos attaques n'ont cessé de progresser; le XIV^e corps allemand s'est replié après avoir subi de grosses pertes. » Le 27, on apprendra que les Allemands occupent un front qui passe par Saint-Mihiel et le nord-ouest de Pont-à-Mousson; le 28, que les troupes françaises ont légèrement avancé sur les Hauts de Meuse; le 29, que les fronts français s'alignent sur les deux flancs de la pointe allemande, au sud de la région de Pont-à-Mousson à la Meuse par Apremont, au nord, sur les hauteurs au nord de Spada; le 30, que les derniers combats ont été violents, mais que les troupes ont avancé sur plusieurs points, notamment à l'est de Saint-Mihiel; le 1^{er} octobre, qu'elles ont occupé Seicheprey et poussé jusque sur les pentes du Rupt-de-Mad; le 2, qu'elles continuent à progresser pas à pas, notamment entre Apremont et Saint-Mihiel; enfin le 3, « qu'aux abords de Saint-Mihiel, il ne reste plus d'ennemis sur la rive gauche de la Meuse ».

Cette dernière affirmation est cependant trop absolue. Le faubourg de Chauvoncourt est encore occupé ou a été réoccupé, comme les Français le constateront eux-mêmes plus tard. Un communiqué du 17 novembre, précisant la situation, dira que ce village constitue le seul point d'appui encore tenu par les Allemands sur la rive gauche de la Meuse dans cette région. En revanche, les attaques renouvelées par les Allemands du 8 au 10 octobre à Apremont et aux environs pour refouler la pression exercée par l'ennemi sur leur flanc gauche, attaques violentes, puisqu'à deux reprises Apremont passa d'un belligérant

à l'autre avant de rester aux Français, ces attaques seront les dernières. La percée sur les derrières des alliés est définitivement conjurée.

Du côté allemand, les dépêches officielles auxiliaires ont commencé à accompagner de leur action parallèle les communiqués militaires. Dès le 24 septembre, avant la prise du camp des Romains, elles ont fait savoir la mise en œuvre de l'offensive flanquante ennemie ; non seulement les sorties de Verdun et de Toul ont été victorieusement repoussées, mais des attaques allemandes ont déterminé « la déroute des troupes françaises ». Le 26, presque à l'heure précise où le télégramme français annonce qu'une partie de la pointe allemande a été rejetée sur la Meuse, Berlin mande du grand quartier-général « le significatif succès » obtenu par l'aile sud : la prise du camp des Romains procure aux Allemands la domination de la plus importante route de communication ; l'aile gauche allemande a franchi la Meuse sans résistance et poursuit actuellement sa marche en avant. Le soir du même jour, le communiqué ajoute que les forts français attaqués au sud de Verdun ont cessé le feu. L'artillerie allemande est au combat avec des forces que l'ennemi a amenées en position sur la rive ouest de la Meuse. Toujours ce même 26 septembre, les journaux allemands publient, sous une forme équivoque, des nouvelles transmises par l'empereur à l'impératrice, relatives aux opérations des Hauts-de-Meuse. Leurs commentaires sont-ils de l'empereur ? Sont-ils du bureau de la presse ? On peut croire l'un comme l'autre. L'empereur a fait connaître par télégraphe à l'impératrice la très importante rupture de la ligne des forts de Verdun. La signification stratégique de cette rupture est de tout à fait premier ordre. L'enlèvement du camp des Romains après plusieurs jours de combat est décisif, car il nous ouvre la voie, par dessus la

Meuse, dans le dos de l'ennemi. Un élargissement de la brèche dans la ligne des forts ne peut plus être qu'une affaire de quelques jours, car les ouvrages voisins sont sous l'impression que leur propre défense les empêche de s'opposer au passage de la rivière par l'ennemi.

Les deux jours suivants pas de nouvelles officielles, mais le 29, le communiqué annonce que de nouvelles attaques ennemies venues de Verdun et de Toul ont été repoussées. Le bureau auxiliaire renouvelle cette déclaration le 30. Le 2 octobre, renseignement analogue. Puis plus rien. Les nouvelles officielles ne parleront plus de la traversée de la Meuse à Saint-Mihiel. Aussi bien, des faits de plus grande envergure procurent-ils l'occasion de commentaires qui retiendront l'attention publique plus avantageusement, les batailles de Suwalki, par exemple, et mieux le bombardement d'Anvers.

* * *

Tant du côté français que du côté allemand, l'épisode de Saint-Mihiel est symptomatique des procédés du service de presse. Du côté français, il précise le système de l'indication des grandes lignes et des résultats acquis. Le reste, les revers partiels notamment, dont la nouvelle immédiate risquerait de provoquer une émotion disproportionnée avec son objet ou dangereuse, est ajourné à une époque plus opportune.

Le silence fait sur la chute du camp des Romains peut s'être inspiré, en outre, de conditions spéciales. Le public français semble assez impressionnable quand il s'agit d'ouvrages fortifiés. Les forteresses lui en imposent peut-être, plus que ne le comporte leur importance militaire exacte. Ce sentiment a contribué à fausser les opérations de la défense nationale, en 1871, et, dès lors, l'obligation où pendant long-

temps s'est trouvée la France affaiblie de borner sa sécurité sur un système défensif développé, a prolongé la suggestion.

Ces considérations prennent plus de poids si l'on tient compte du rôle joué par les deux digues de l'est et de ce que l'on a appelé le Couronné de Nancy. Toute la bataille de la Marne, toute la bataille de l'Aisne ont appuyé leur flanc à cette barrière. Sa solidité est une condition essentielle de la réussite de la manœuvre.

Du côté allemand, le système s'affirme, et s'affirmera toujours plus, de taire tout revers, de ne dire que les succès, et quand le succès n'aboutit pas de suspendre le récit et d'en appeler à un dérivatif. Un nouvel événement, tiré de quelque autre partie du théâtre de la guerre et qui autorise l'espoir ou prête à l'enflure d'un récit glorieux, remplace dans les télégrammes officiels l'événement à masquer. On aiguille sur cette piste inédite les articles de la presse et l'attention du public. On les tient prêts à enregistrer une nouvelle victoire, celle qui n'a pas été obtenue étant supposée acquise. Le cas échéant, un artifice favorisera l'évolution de la supposition à la certitude.

Les opérations dans la Somme.

(Cartes Nos 4 et 5.)

Il a dû apparaître assez tôt au général en chef français que l'attaque directe, sur le front de l'Aisne, aurait peine à aboutir sans être accompagnée d'une manœuvre de flanc, analogue à celle qui avait favorisé la victoire de la Marne. D'autre part, sa gauche ne disposant plus de l'appui du camp retranché de Paris, et la méthode de l'enveloppement d'aile étant